

Laval théologique et philosophique



Annales de l'Institut de Philosophie, 1970, Morale et enseignement. Un volume broché (16 X 24 cm) de 216 pages, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université de Bruxelles, 1970

Roger Ebacher

Volume 28, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1972). Compte rendu de [*Annales de l'Institut de Philosophie, 1970, Morale et enseignement*. Un volume broché (16 X 24 cm) de 216 pages, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université de Bruxelles, 1970], *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 97–99. <https://doi.org/10.7202/1020291ar>

côté et, de l'autre, Averroès lui-même quand il rédige son *Expositio media* du *De demonstratione*, autre nom de nos *Analytiques*. Mais Gérard, à la différence du philosophe de Cordoue, ne recourt jamais directement au texte de Matthieu. C'est du moins ce que permet d'affirmer une étude des versions hébraïco-latines qui nous font connaître, au 16^e siècle, le *Commentarium magnum* d'Averroès, dont le premier livre est farci de lemmes empruntés à l'*Expositio*, comme l'appendice II de la présente édition le montre au moyen de trois spécimens bien choisis. — Quant à Guillaume de Moerbeke enfin, a-t-il vraiment recomposé une traduction à partir du grec, traduction perdue dont un lecteur se serait servi pour améliorer la version courante, celle de Jacques de Venise ? — ou bien s'est-il contenté lui-même de reporter ainsi des corrections faites à partir d'un témoin grec parent de C et n ? Minio-Paluello semble préférer la seconde branche de cette alternative. Et les procédés typographiques utilisés par Dod pour l'édition du texte suggèrent que l'on a bien affaire à une recension plutôt qu'à une entreprise à tout nouveaux frais. — Trois index, grec-latin, latin-grec et du latin de Gérard permettent de mieux définir encore la langue de la culture médiévale. Des publications comme celle-ci ouvrent à l'historien, à l'historien de la logique en particulier, l'étude structurée d'une tradition constitutive de l'occident.

Henri DECLÈVE

J. LORTZ, *La réforme de Luther*, t. I, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 × 19.5), 592 pages.

Avant d'entreprendre la lecture de cet imposant bouquin, on s'attend à y trouver des vues neuves sur le XVI^e siècle en Allemagne. Il n'y a pas que la publicité pour expliquer cela. Le nom de l'auteur déjà met le lecteur en confiance et fait naître en lui des espoirs que seul l'historien sérieux peut susciter.

Dans les deux camps, catholique et protestant, il s'est écrit tant de choses sur la réforme avec un souci avoué ou non de défendre ou d'attaquer certaines positions. Dans ce livre, les passions et les préjugés

n'ont guère de nourriture. L'atmosphère est sereine. On cherche à comprendre. Aucun recul devant le vrai. Les faits sont là : il faut les prendre tels qu'ils sont et non tels qu'on voudrait qu'ils soient. Il faut surtout écouter leur message en s'interdisant absolument d'oublier le contexte global.

Cet ouvrage est un premier tome sur la réforme de Luther. Il en étudie les préparatifs par une belle rétrospective sur les cinquante dernières années du XV^e siècle, puis il dessine les traits du personnage Luther, sans l'abstraire des sous-bresauts du mouvement soulevé par lui.

Un second tome poussera l'étude du courant réformiste jusque tard dans le XVI^e siècle. Nous l'attendons dans l'impatience.

Benjamin FORTIN

Annales de l'Institut de Philosophie, 1970,

Morale et enseignement. Un volume broché (16 × 24 cm) de 216 pages, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université de Bruxelles, 1970.

Ce numéro des *Annales de l'Institut de Philosophie* réunit les recherches de sept collaborateurs. Trois auteurs nous présentent des considérations sur divers aspects de la morale. On trouve ensuite deux écrits qui traitent de la philosophie en général et deux essais qui se rattachent plutôt à la logique.

Pierre Trottignon nous oriente vers une réflexion sur l'idée du bien. Il ne veut pas tellement rechercher avec nous ce que signifie l'idée du Bien dans l'œuvre de Platon que poser une question plus fondamentale encore : pourquoi Platon désigne-t-il l'Idée suprême, l'Idée des Idées, par cette expression étrange : l'Idée du Bien ? Pourquoi nommer l'idée du Bien le modèle de l'être ? Et par cette question on s'aperçoit que l'auteur s'oriente non pas vers une recherche sur l'éthique, mais bien vers une réflexion sur l'ontologie. Il faut pourtant lire cet article pour ses notes des plus intéressantes sur la morale ; sur la dimension métaphysique de cette Idée de Bien chez Platon. « Ce que l'Idée de Bien nous donne à penser, parce qu'elle est au-delà de l'être et de l'ousia,

c'est le sens exact du concept de *transcendance*» (p. 23).

Lambros Couloubaritsis nous conduit dans le monde aristotélicien. Dans un long article sur « la philia à l'origine d'une mise en question du bonheur aristotélicien comme seule fin ultime de l'*Éthique* », il cherche à nous révéler des vues aristotéliciennes qui « trouent » le système aristotélicien et à préciser la signification de ce « trou ». L'auteur nous fournit d'abord une remarquable analyse de l'amitié, tant en elle-même que dans ses relations avec la philia vue comme médiété. Et cette étude le conduit à mettre en question la conception que l'éthique aristotélicienne est, dans son mouvement même, une éthique dont l'ultime fin est uniquement le bonheur. Car, à travers la notion de philia, il montre comment le bonheur vu comme fin ultime se laisse dépasser. « Il existe dans l'*Éthique*, et plus généralement dans la pensée d'Aristote, un ensemble d'éléments qui autorisent à émettre l'hypothèse que le bonheur n'est pas l'unique fin de son *Éthique*, mais que la *félicité* et l'*immortalité* le sont également » (p. 76). Et l'auteur termine sa recherche par quelques hypothèses sur la conception aristotélicienne de l'activité inhérente à la félicité.

E. Griffin-Collart nous introduit à la dimension sociale de la morale par une étude sur « égalité naturelle et société civile chez Mobbes, Locke et Hume ». Les trois auteurs en question sont d'abord étudiés séparément. Puis une brève synthèse fait ressortir et les points communs qui unissent ces trois penseurs et l'insertion de ces philosophes dans un moment historique qui les a profondément marqués. Ainsi, les trois pensent qu'avant l'établissement d'un gouvernement, tous les hommes sont par nature égaux et libres : aucun n'a autorité pour commander à un autre. Ensuite, l'inégalité fondamentale entre gouvernants et gouvernés s'explique par l'intérêt qu'ont tous les hommes à ce que la sécurité soit assurée. Cette autorité qui a le droit d'exiger l'obéissance a pour objet le bien du peuple. En droit, tous sont égaux devant cette autorité ; en fait, le bien du peuple, c'est le bien de la classe possédante. Et les trois penseurs

justifient cette inégalité par des différences de capacités et d'énergie. On est donc là devant une optique nettement individualiste qui prend le mérite personnel comme critère de la distribution des biens dans la société. Il faudra la Révolution Française pour faire dépasser ce point de vue.

Avec Jérôme Grynepas, on s'interroge « sur les moyens d'une approche négative de la philosophie ». L'élan de la science moderne, depuis le 17^e siècle, a annihilé l'ambition philosophique d'hier. On a rêvé de la philosophie comme d'un survol et d'une totalisation du champ cognitif. Puis, à cette ambition a succédé une modestie qui a voulu, renonçant à la prétention de plénitude, reléguer la philosophie à une sorte d'appréhension du mode scientifique comme discours. Si bien qu'on en est réduit à d'abord se demander : qu'est-ce que la philosophie ? C'est en fait à cette question que cherche à répondre l'auteur. Une recherche, qu'il faut bien qualifier de très ardue, conduit le penseur à persévérer tout en circonscrivant le lieu de sa « persévérance ». Ainsi s'ouvrent de nouvelles questions qui doivent conduire à quelque réalité de la philosophie « en creux ». « C'est en ce sens que je peux dire que la recherche que j'ai entreprise jusqu'à présent m'a dévoilé l'aperception négative de l'être de la philosophie » (p. 161).

Par une étude parallèle sur le structuralisme et la théorie de ses systèmes, Léo Apostel veut « attirer l'attention du public philosophique francophone sur l'existence de ces deux courants convergents qui se sont développés dans des milieux culturels très différents » (p. 163). Et, à travers ce parallèle, il fait ressortir que le but de ces deux tendances est identique ; que leurs limitations sont également très semblables ; que l'effort qu'il faudra faire pour surmonter ces limitations est analogue ; et enfin que les deux mouvements, qui utilisent des concepts mathématiques, ne formalisent pas d'une manière claire leur façon d'utiliser ces concepts. Un *post scriptum* plus technique nous conduit en quelque sorte aux deux autres articles du recueil, qui traitent de problèmes logiques : celui de Samuel Issman au sujet de « deux problèmes de la théorie

de la confirmation » ; celui de Paul Gochet sur « l'analyse logique de l'intentionnalité ».

On nous a, en somme, présenté là une intéressante collection d'essais philosophiques. Le titre qui coiffe ces essais nous semble tout de même, à tout prendre, plutôt fautif. Il promettait des considérations sur « morale et enseignement ». Il ne nous semble pas tenir promesse. Le lecteur aurait

sans doute apprécié une brève présentation qui aurait permis de détecter les raisons de ce choix. Mais, une fois cette déception assumée, on ne regrette pas d'avoir passé une agréable soirée en compagnie de guides compétents qui nous ont fait voyager de Platon à la logique mathématique.

Roger EBACHER